

LES FLEURS

DU CHATEAU,

BOUQUET A L'OCCASION DE LA ST.-LOUIS.

PAR MM. THÉAULON, CARMOUCHE ET VANDER-BURK.

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
de l'Opéra-Comique, le 25 août 1823.*

PRIX : 1 fr. 50 c.



A PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉÂTRES,
ANCIENNES ET MODERNES,

Chez M^{me}. HUET, Libraire-Éditeur, rue de Rohan, n^o. 21,
au coin de celle de Rivoli;
Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

AOUT 1823.

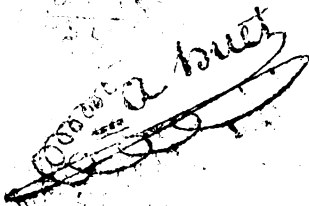
PERSONNAGES.

ACTEURS.

BONNEVAL, viellard respectable, maire
de la commune..... M. DARANCOURT.
LOUIS, son neveu, militaire..... M. HUET.
EDMOND, jeune trompette..... Mad. PRADHER.
RENARD, vieux garde-chasse..... M. VIZENTINI.
LOUISE, filleule de Bonneval..... Mad. LEMONNIER.
CATHERINE, }
GENEVIEVE, } amies de Louise.. } Mlle. COLON.
HENRIETTE, } Mad. BOULANGER.
MARIE, } Mad. PONCHARD.
MADELEINE, } } Mad. DESBROSSES.
HÉLÈNE, } vieilles paysannes. } Mad. BELMONT.
UN OFFICIER DE CAVALERIE..... M. FERÉOL.
GARDÉS CHAMPÊTRES.
MILITAIRES.



La scène est dans un village de France.



P.-F. HARDY, imprimeur, rue S.-Médéric, n. 44.

LES FLEURS

DU CHATEAU,

BOUQUET EN UN ACTE.

Le théâtre représente, à droite, la terrasse, la petite porte et le mur du château; le reste, la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.



EDMOND, RENARD.

EDMOND.

Oui, Monsieur Renard, le colonel du régiment où je sers, vient d'acquérir ce vieux château avec tout ce qu'il renferme... et malgré toute la diligence que j'ai faite, je n'ai pu arriver qu'aujourd'hui, jour où mon colonel veut y arriver lui-même, pour célébrer la Saint-Louis. Dites-moi : le château est-il en état de recevoir nombreuse et brillante compagnie ?

RENARD.

Il contiendrait un régiment.

EDMOND.

Un régiment ! c'est bien ce qu'il nous faut ; le mobilier ?

RENARD.

Est dans le meilleur état ; c'est moi qui le soigne.

EDMOND.

La cave ?

RENARD.

Oh ! la cave : sublime ; c'est moi qui la surveille.

EDMOND.

Cela ne me dit pas qu'elle est bien garnie.

RENARD.

Il y a tout ce qu'il faut pour aujourd'hui, toujours.

EDMOND.

A la bonne heure ; et le parc et le jardin ?

RENARD.

Le parc, superbe, et le jardin, rempli de fleurs magnifiques : des roses, des giroflées, des œillets, des pensées, et des lys surtout ; oh ! des lys, tout en est ; c'est moi qui les cultive.

EDMOND.

A merveille ! les fleurs jouent toujours un rôle brillant dans une fête ; et le verger ?

RENARD.

Le plus beau du pays : des fruits délicieux.

EDMOND.

Vous les avez donc goûtés ?

RENARD.

Monsieur, c'est moi qui les garde.

EDMOND.

Ah ! ça, vous faites donc tout ici ?

RENARD.

Comme je suis tout seul, il s'en suit naturellement que je suis le concierge, l'intendant, le valet-de-chambre, le jardinier, et le garde-champêtre.

EDMOND.

Je vous annonce que vous serez conservé dans ces dernières fonctions ; on a fait à mon colonel un rapport très-flatteur sur votre intelligence et votre probité.

RENARD.

Oh ! pour ce qui est de ça, je me vante d'être la terreur des braconniers et des maraudeurs ; je ne dis pas ça pour vous, Monsieur le soldat, on connaît la discipline de l'armée française ; cependant, à vous parler franchement, j'aimerais mieux avoir d'autres fonctions auprès de votre colonel ; si je pouvions être son valet-de-chambre, par exemple ?

EDMOND.

Impossible, c'est moi qui l'habille.

RENARD.

Ah! ah! eh! bien, son intendant?

EDMOND.

C'est inutile d'y songer, c'est moi qui le suis.

RENARD.

Oh! alors, son premier piqueur.

EDMOND.

Cela ne se peut pas; c'est moi qui lui en sers.

RENARD.

Ah! il paraît que vous êtes toute sa maison?

EDMOND.

Oui, Monsieur Renard, et mon colonel est sûr d'être bien servi, car il me regarde comme son compagnon d'armes... ce qui veut dire comme son frère.

RENARD.

Et sans être indiscret, peut-on savoir ce que c'est que votre colonel?

EDMOND.

C'est un militaire.

RENARD.

Bah!

EDMOND.

De plus, c'est un homme qui ayant toujours fait son devoir, n'aime pas que les autres y manquent; il est simple dans ses manières, poli dans ses discours, ne fait jamais de questions indiscrètes, et surtout n'aime pas que ses gens soient curieux; comprenez-vous?

RENARD.

Certainement, Monsieur le trompette, certainement, il ne faut pas me dire les choses deux fois, à moi? ah! ça, il faut sans doute préparer à votre colonel une entrée un peu seigneurale, un peu triomphale; savez-vous si l'enthousiasme est de rigueur?

EDMOND.

Détrompez-vous.

AIA : *Ah ! vous avez des droits superbes.*

C'est plutôt un ami qu'un maître ;
 Pour sa franchise il est cité,
 Et ses bienfaits le font connaître
 Bien plus que sa sévérité.
 Oublier soudain une offense,
 Se signaler au champ d'honneur ;
 Enfin, secourir l'indigence,
 Voilà tous ses droits du seigneur.

Il est jeune et bien de figure ;
 Pour plaire, on prend de ses leçons ;
 Et pour un dragon, je vous jure,
 Il a de fort bonnes façons.
 Il sait aimer, combattre et boire,
 De chacun faire le bonheur ;
 Ah ! pour un enfant de la gloire
 Voilà tous les droits du seigneur.

Mais, j'oubliais une question importante : savez-vous si les habitans de ce hameau se disposent à célébrer la St.-Louis ?

RENARD.

Le pays est riche, et notre respectable maire, Monsieur Bonneval, ne laisserait jamais passer ce beau jour sans donner une petite fête à ses administrés... et comme il s'appelle Louis aussi, ses administrés lui donnent à leur tour un bouquet pendant la solennité ; c'est une fête de famille.

EDMOND.

C'est tout ce que je voulais savoir ; je vais au-devant de mon colonel, dans l'avenue, suivant son désir. (*A part.*) Je vais lui porter la clef de cette petite porte, afin qu'il puisse éviter les importuns.

S C È N E II.

RENARD, *seul.*

Quoiqu'il en dise, on sait vivre, et je vais préparer une réception à son colonel, à coups de fusils ; les militaires aiment beaucoup les coups de fusils... et puis... des bouquets... aux jeunes filles... oh ! pour des bouquets, grâce au ciel nous n'en manquerons pas... je puis même, au bé-

soin , faire chanter des couplets de félicitations ; la rosière de 1780 , chantra un compliment au seigneur quand il arrivera dans sa terre... elle doit s'en souvenir ; mais voici notre respectable maire avec sa jolie filleule. (*Il se découvre.*)

SCÈNE III.

RENARD , BONNEVAL, appuyé sur le bras de LOUISE ;
il a les cheveux blancs.

BONNEVAL.

Bonjour , mon vieil ami , bonjour.

RENARD.

Monsieur le maire , j'ons ben l'honneur de vous saluer.

LOUISE.

Comme vous marchez vite, aujourd'hui , mon parrain.

BONNEVAL.

C'est que je suis bien aise , mon enfant , de m'assurer par moi-même que les apprêts de la fête sont terminés ; je vois avec plaisir que tout est en règle.

RENARD.

J'ons vu dresser ce matin le mât de cocagne ; ah ! si j'avais quarante ans de moins.

BONNEVAL, *riant.*

Oui , je m'en souviens ; tu grimpais bien , mon vieux.

RENARD.

Oh ! pour les mâts de cocagne , c'était toujours moi...

LOUISE.

Comment , c'était vous ?

RENARD.

Oui , c'était toujours moi qui décrochais la timballe et les dindons de circonstance.

BONNEVAL.

Le nouveau propriétaire du château est-il arrivé , Renard ?

RENARD.

Non , Monsieur le maire ; mais je l'attends d'un moment à l'autre , et je vais tout préparer pour bien le recevoir.

BONNEVAL.

Je te prie de me faire avertir de son arrivée, afin que j'aie l'honneur de vouloir bien honorer la fête de sa présence.

RENARD.

Comment, vous irez vous-même, Monsieur le maire ?

BONNEVAL.

Certainement, mon ami ; le nouveau propriétaire doit être riche, puisqu'il a fait l'acquisition d'un si beau domaine, et comme probablement il sera maire de ce village, après moi, je veux en faire un ami de mes administrés.

RENARD.

Vous Pouvez vous vanter d'être la perle des maires ; je ne manquerons pas de vous avertir.

LOUISE, *bas*.

Monsieur Renard, j'aurai quelque chose à vous dire en particulier.

RENARD.

À moi, Mamselle ; oh ! oh !

LOUISE, *bas*.

Je vais conduire mon parrain chez l'adjoint, revenez ici dans un instant.

BONNEVAL, *à part*.

Louise et Renard ont des secrets ; je les devine.

LOUISE, *bas*.

Silence, surtout !

RENARD.

Motus. (*A part*.) Qu'est-ce qu'elle peut donc me vouloir la filleule du maire : si c'était par hasard ? dame, ça s'est vu quelquefois, et c'est un bon parti, dà.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LOUISE, BONNEVAL.

BONNEVAL.

Notre fête sera brillante.

LOUISE.

Oui, mais il y manquera quelqu'un.

BONNEVAL.

Mon cher neveu, n'est-ce pas, ce bon Louis, qui me respecte et me chérit comme si j'étais son père.

LOUISE.

C'est que vous l'aimez comme un fils.

BONNEVAL.

A te parler franchement, ma chère Louise, j'aime autant qu'il soit à l'armée. La gloire qu'il acquiert au champ d'honneur, est le plus beau bouquet que je puisse recevoir pour ma fête, et celui-là est à deux fins : car il est offert aussi au prince et à la patrie.

LOUISE.

J'étais bien sûre, quand Louis reprit du service, il y a cinq ans, que nous le reverrions un jour brillant de gloire et d'honneur.

Air : Dans un oastel, dame du hant parage.

Lorsqu'en partant, Louis vint me promettre
 Que le trépas l'arrêterait,
 Ou que vainqueur, je le verrais paraître,
 J'étais bien sûr qu'il reviendrait;
 Ah ! je devais, connaissant son courage,
 Compter ainsi sur ses nobles succès ;
 En s'éloignant, il me laissait pour gage
 Son amour et le nom français.

BONNEVAL.

Pourquoi n'est-ce pas lui qui a fait ce beau trait, dont parle le journal, (*il le tire de sa poche*) je le porte toujours sur moi (*il lit*), « à Cervera, un capitaine français qui se trouvait à la tête de quarante cavaliers, dispersa une colonne ennemie de cinq cents hommes et sauva la ville de toutes les horreurs du pillage qui la menaçait ; on assure que les riches manufacturiers de Cervera se sont réunis pour donner à ce brave capitaine, dangereusement blessé, une marque éclatante de leur reconnaissance et que ce héros dont nous ferons connaître le nom, n'a point voulu l'accepter sans l'autorisation du Prince généralissime ». N'est-ce pas que tu voudrais que cette aventure fut arrivée à ton cousin.

LOUISE.

Oui, mon parrain, si la blessure n'en était pas..

BONNEVAL.

Allons, viens me mener chez l'adjoint, car je me suis un peu fatigué et tu pourras ensuite aller rejoindre tes jeunes compagnes.

LOUISE.

Oui, si mes soins vous deviennent inutiles. (*En s'en allant elle fait signe à Renard qui reparait*).

SCÈNE V.

RENARD, seul.

Hem!.. un tête à tête avec Mlle. Louise... c'est que c'est une poulette, qu'en ma qualité de Renard, je voudrais bien croquer... oh! oh! Monsieur Renard... si que c'est vilain d'avoir de ces pensées là, le jour de la St.-Louis... la voici.

SCÈNE VI.

LOUISE, RENARD.

LOUISE.

Je reviens en courant et j'espère qu'on ne m'a pas vue... il faut du mystère.

RENARD.

Du mystère, c'est bien ça.

LOUISE.

Monsieur Renard, mon cher Monsieur Renard.

RENARD.

Comme elle est carressante.

LOUISE.

Comme je vous aimerais, se vous voulez.

RENARD.

Si je voulais, je veux tout ce que vous voudrez moi, la belle enfant.

LOUISE.

Vraiment.

RENARD.

Tout ce qui est en mon pouvoir de faire , s'entend.

LOUISE.

Je n'en veux pas davantage.

RENARD , à part.

Voyons , de quoi s'agit-il.

LOUISE.

Vous savez que c'est aujourd'hui la fête du Roi.

RENARD.

Eh bien , vive le Roi ! après ?

LOUISE.

Cette fête , c'est Monsieur le Maire , mon parrain , qui la donne ; mais vous savez aussi que c'est la fête de Monsieur le Maire.

RENARD.

Eh bien ! vive Monsieur le Maire... après ?

LOUISE.

Vous savez que suivant l'usage toutes les jeunes filles du village se réunissent pour lui présenter des bouquets ce jour là.

RENARD.

Sous votre commandement , je sais ça , après.

LOUISE.

Toutes mes compagnes vont se réunir ici pour avoir des fleurs , et je n'en ai pas à leur donner.

RENARD , regardant son sein.

Vous en avez pourtant là de bien belles , mam'zelle Louise.

LOUISE.

Ce bouquet vous voulez dire ? c'est un militaire qui me l'a donné ce matin de la part de mon cousin.

RENARD.

Un militaire , ah ! vous recevez des bouquets des soldats que vous ne connaissez pas.

LOUISE.

Air : Vos Maris en Palestine.

On fait bientôt connaissance
Lorsque revenant vainqueur ,



Un trompette avec décoeur
 Vient vous offrir une fleur. (*bis.*)
 Je trouvais sa voix si tendre
 Qu'elle me charma soudain ;
 Il m'en eut dit jusqu'à demain ;
 Pouvais-je ne pas l'entendre
 Il parlait de mon cousin.

Il demanda le salaire
 Qu'il venait de mériter ;
 Comme c'est un volontaire
 Je n'osai pas résister. (*bis.*)
 Devais-je donc lui reprendre
 Un seul baiser sur la main ,
 Qu'il me prit d'un air malin ;
 Je ne pouvais m'en défendre
 Car c'était pour mon cousin.

Et puis, c'est ma fête.

RENARD.

Je sais que vous vous appelez Louise, après ?

LOUISE.

Comment vous ne devinez pas ?

RENARD.

Non !

LOUISE.

Nous voulons vous prier de nous permettre de cueillir des fleurs au château.

RENARD.

Ah ! ah !

LOUISE.

Vous savez que l'année dernière, le dernier propriétaire nous l'a permis et s'il n'avait pas vendu cette année son château.

RENARD.

Et c'est tout ce que vous me voulez.

LOUISE.

Absolument tout, Monsieur Renard.

RENARD.

Je suis bien votre serviteur, Mademoiselle Louise.

LOUISE.

Comment, vous nous refusez ?

RENARD.

Très-positivement, ces fleurs appartient au nouveau pro-

priétaire, et je ne puis y toucher sans sa permission, on lui a vanté ma probité! il faut qu'il trouve tout intact ici... je ne touche pas même à la cave et pourtant j'ai toutes les clefs.

LOUISE.

Mais comment voulez-vous que nous célébrions la fête du Maire ?

RENARD.

Je respecte beaucoup Monsieur le Maire aussi, mais le devoir avant tout, et si vous ne pouvez lui offrir des fleurs, vous lui offrirez vos cœurs, et il ne perdra pas au change. — Adieu, mam'zelle, je ne connais pas encore le colonel, moi ! je n'aurais qu'à perdre ma place de garde-chasse. — Le devoir avant tout. Ah ! voilà tout ce que vous me vouliez... pardine, il ne fallait pas me déranger pour ça. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LOUISE, seule.

Nous voilà bien maintenant, et toutes mes compagnes qui vont venir chercher les bouquets que j'ai promis.

SCÈNE VIII.

LOUISE, CATHERINE, GENEVIÈVE, MARIE, HENRIETTE ET VILLAGEOISES, toutes parées, et accourant en dansant.

TOUTES LES JEUNES FILLES.

Air *C'est charmant.*

Des bouquets
Des plus frais
Remplissons tout's nos corbeilles;
Des bouquets
Des plus frais
Et des fleurs les plus vermeilles;
Cette fête est sans pareilles,
Dégarnissons jusqu'aux treilles
Les jardins et les bouquets.

LOUISE

Je n'en ai point à vous donner , de bouquets.

CATHERINE.

Comment , point de bouquets ?

GENEVIEVE.

Le jour de la S.-Louis.

HENRIETTE.

Cela ne se peut pas.

Air : Lise épouse le beau Germance.

En vain , dans ce jour prospère
 Pour fêter notre bon maire ,
 Nous voulons choisir des fleurs ,
 En varier les couleurs.
 Il soulage l'indigence ,
 Nous d'vons célébrer déjà ,
 Sa bonté , sa bienfaisance :
 N'faut-il pas des fleurs pour ça ?

GENEVIEVE.

Pour tout l'villag' c'est un père ,
 Et c'est dans ce jour prospère
 Que nos cœurs reconnaissans
 Prouv'nt que nous sommes ses enfans.
 Pour lui notre amitié , j'pense
 Ici , jamais n'finira ;
 Ses vertus , son indulgence ,
 N'faut-il pas des fleurs pour ça ?

CATHERINE

Toutes les fleurs du village
 N'nous suffiraient pas , je gage
 S'il fallait autant d'bouquets
 Qu'sa main répandit d'bienfaits.
 Sa sagesse , sa prudence ,
 Que toujours on vantera ,
 Et son amour pour la France
 N'faut-il pas des fleurs pour ça ?

MARIE.

Dans les champs de la victoire

Cherchant une noble gloire ,
 Un autr' Louis , un héros
 Guide encore nos drapeaux.
 Sur le sol de Libérie
 Louis fait briller déjà ,
 Les armes de la patrie...
 N'faut-il pas des fleurs pour ça ?

LOUISE.

Tout cela est vrai , mais nous n'en aurons point , par la
 raison bien simple qu'il n'y en a que dans le jardin du châ-
 teau , et que ce méchant Renard ne veut pas nous en donner.

CATHERINE.

Je vais en prendre malgré lui.

HENRIETTE.

Il faut enfoncer la porte.

MADELEINE.

Il faut escalader la muraille.

TOUTES.

Oui , oui , escaladons.

LOUISE.

Y pensez-vous ? si Renard allait nous voir.

HENRIETTE.

Voici un Monsieur qui vient de ce côté.

LOUISE.

Cachons-nous dans ce bosquet pour délibérer. (*Elles y
 entrent.*)

S C È N E IX.

LES MÊMES , dans le berceau , LOUIS , en redingotte
 bleue , en bottes et col noir , il tient une cravache ; son
 bras droit est soutenu par une écharpe.

LOUIS.

Air : Français et militaire.

Dans la France chérie
 Me voilà de retour ;
 Ah! ma douce patrie

Aura tout mon amour.
Toujours, toujours tout mon amour.

O France, noble terre!
Des beaux-arts, de l'honneur,
Que ton sol tutélaire
A fait battre mon cœur.
L'univers rend hommage
A ton sol enchanté; (*bis.*)
Là, naissent le courage
L'esprit et la beauté.

Dans la France chérie,
Etc., etc.

HENRIETTE, regardant à travers les branches du berceau.
C'est un militaire.

LOUISE.
Que vois-je ! c'est Louis !

TOUTES.
C'est son amoureux !

LOUISE, sortant du berceau.
Mon cher Louis !

LOUIS.
Ma Louise !

LOUISE.
Vous êtes blessé Louis !

LOUIS.
Je n'y songe plus.

Air . Noble dame, pensez à moi. (Dame des Belles Cousines.)

Non, cesse de craindre, ma belle ;
Mon sort n'a rien que de flatteur ;
A l'amour, à l'honneur fidèle,
Ah ! pour un soldat quel bonheur !
D'être en ce jour aimé de toi,
Et d'être blessé pour mon roi.

LOUISE.
Blessé pour lui, chéri par moi,
A tous deux conserve ta foi.

ENSEMB. }
LOUIS.
D'être en ce jour aimé de toi,
Etc., etc.

HENRIETTE.

Bonjour, Monsieur Louis, comment que ça va... excepté le bras.

LOUIS.

Bien, mes chères amies! fort bien... que je suis content de vous revoir.

GENEVÈVE.

Et nous itou, Monsieur Louis.

LOUISE.

Il faut aller apprendre bien vite cette nouvelle à votre oncle, elle va le rajeunir.

TOUTES.

J'y va.

LOUIS.

Eh! non? de grâce demeurez, je veux qu'il ignore mon arrivée jusqu'au moment de la fête; je veux lui présenter mon bouquet, à votre tête.

LOUISE.

Ah! ben oui des bouquets! nous n'en avons pas.

LOUIS.

Comment point de bouquets dans le village, je vois pourtant ici beaucoup de fleurs.

TOUTES, *faisant la révérence.*

Merci Monsieur Louis.

RENARD, *paraissant sur la terrasse.*

Oh! oh! il y a des rassemblemens par ici?

GENEVÈVE.

Je savons ben où il y en a des fleurs, moi.

LOUIS.

Et où donc cela?

HENRIETTE.

Ah! pardine, dans le jardin du château.

RENARD.

Et de belles encore; mais j'sommes là.

LOUIS.

Dans le château, eh! bien, il faut les prendre toutes.

RENARD.

Comme il y va, ce Monsieur.

LOUISE.

Nous y avons bien songé ; mais le garde-champêtre ne veut pas.

LOUIS.

Ah ! il ne veut pas, eh ! bien, il faut les prendre malgré lui.

TOUTES.

Je l'avons dit.

RENARD.

Comment ! les prendre malgré moi ? il ne se gêne pas, ce Monsieur ; oh ! nous verrons.

LOUIS.

Le hasard nous sert à ravir, j'ai là une clef qui ouvre la petite porte du parc.

RENARD.

Une fausse clef ! violation de domicile ; il faut que je prouve à mon nouveau maître ma vigilance et mon courage. Je m'envais demander du renfort à la municipalité. (*Il disparaît.*)

LOUISE.

Comment, Louis, vous avez une clef qui ouvre cette porte, cela n'est pas bien, au moins.

LOUIS.

Nous autres, militaires nous sommes parfois un peu malfaudeurs.

LOUISE.

Mais si on allait nous voir dans le jardin ?

LOUIS.

Je réponds de tout.

TOUTES.

Puisqu'il répond de tout.

GENÈVE.

AIR : *C'est le Solitaire.*

Dans ce parc solitaire
Entrons tout doucement.

LOUISE.

Craignons le vieux cerbère
Qui guette à tout moment.

HENRIETTE.

Du renard qui menace,
Trompons le soin prudent,
De tout ce qui se passe
Cet argus vigilant ;
C'est le garde-chasse
Qui voit tout
Entend tout,
Va partout,
Est partout.

TOUTES.

C'est le garde-chasse,
Etc., etc.

LOUISE.

Mais si Renard nous arrêtaît ?

LOUIS.

Alors nous demanderions pour nous défendre, à être tous conduits vers le maire, et notre but serait rempli, puisque nous pourrions lui offrir les bouquets que nous aurons cueillis.

GENEVÈVE.

C'est vrai ça.

HENRIETTE.

Et M. Renard nous rendra un vrai service.

LOUIS.

Vraiment oui, nous serons escortés par la gendarmerie ; cela fera comme un cortège ; dépêchons-nous.

LOUISE.

Mais, Louis, si votre oncle allait se fâcher ?

LOUIS.

Je me charge de l'appaiser.

TOUTES.

Puisqu'il se charge de tout.

LOUIS.

Ne perdons pas un moment.

TOUTES.

Air : *Écoute, écoute.*

Écoute, écoute, écoute, écoute ;
 Si Personne n'est ici près.
 Écoute, écoute, écoute, écoute,
 Sans doute
 Il est aux aguets ;
 Allons prudemment,
 Marchons doucement ;
 Ah ! nous ririons bien
 S'il n'y voyait rien.
 Écoute, écoute, écoute, écoute,
 Etc., etc.

UNE JEUNE FILLE.

Trompons ici sa prudence ordinaire,
 Le vieux Renard saisirait nos paniers ;
 C'est qu'il est homme, en son humeur sévère,
 A nous traiter comme des braconniers.

TOUTES.

Écoute, écoute, écoute, écoute.
 Etc., etc.

(Louis ouvre la porte ; ils entrent dans le parc.)

SCÈNE X.

BONNEVAL, seul.

Louise ! Louise !... je croyais la trouver ici, je ne saurais aller plus loin sans elle, et voilà pourtant l'heure où la cérémonie va commencer.

SCÈNE XI

BONNEVAL, RENARD, suivi de six gardes du village, avec des piques.

RENARD.

Par ici, par ici, la grande grille est fermée ; il faut d'a-

bord s'emparer de cette porte, afin qu'il n'en échappe pas une.

BONNEVAL.

Qu'est-ce donc, mon cher Renard ?

RENARD.

C'est un crime, Monsieur le maire.

BONNEVAL.

Un crime ?

RENARD.

Un attentat à la propriété ! une spoliation réelle, un vol dans une maison habitée ; c'est prévu dans le code pénal, article...

BONNEVAL.

Mais quels sont les coupables ?

RENARD.

Votre filleule, Monsieur le maire, et toutes les filles du village ; conduites par un aventurier ; elles mettent mon jardin au pillage ; mais j'ai du monde, et je vais faire mener devant vous les coupables avec les preuves du délit.

BONNEVAL.

Allez, je vous attends :

RENARD.

Je les ferai passer par la grande grille, afin qu'elles ne puissent s'échapper. (*Il entre et ferme la petite porte.*)

SCÈNE XII.

BONNEVAL, seul.

Que signifie tout ceci : ma filleule Louise, si douce, si bonne ! elle aura été entraînée par ses compagnes... oh ! cette jeunesse, cette jeunesse ! et cet étranger, cet aventurier qui est avec elles... il me tarde d'avoir l'explication de cette énigme. (*On entend la trompette.*) Qu'est-ce ceci ?

SCÈNE XIII.

BONNEVAL, EDMOND, OFFICIERS.

EDMOND.

Suivez l'avenue, mes officiers, la grille du château est à droite ; mon colonel vient d'arriver.

BONNEVAL.

Ah ! ah ! le nouveau propriétaire est un brave ; tant mieux les indigens du village s'en trouveront bien.

EDMOND.

Quel est ce vieillard respectable ? ça ne peut être que Monsieur le maire , oncle de mon colonel.

BONNEVAL.

Vous n'êtes pas de ce village , mon brave ?

EDMOND.

Non , Monsieur le maire ; je suis dans le régiment du baron d'Ermon , qui vient de faire l'acquisition de ce château.

BONNEVAL.

Comment se fait-il qu'il ne soit pas à la guerre en ce moment , votre colonel ?

EDMOND.

Son régiment n'est pas encore entièrement formé , et il est venu se guérir dans ce château d'une blessure qu'il a reçue à Cervera.

BONNEVAL , *tirant un journal de sa poche.*

A Cervera !

EDMOND.

Il n'était que capitaine alors ; mais il a sauvé la ville d'une destruction totale , et sur le champ de bataille il a été fait colonel.

BONNEVAL.

C'est cela même ; que je serai content de voir ce brave homme , et l'a-t-on autorisé à accepter la récompense qui lui avait été offerte ?

EDMOND.

Vous savez cela ?

BONNEVAL.

Mon journal me l'a dit.

EDMOND.

Tiens ! il dit donc quelquefois la vérité le journal ? oui , Monsieur le Maire , le Roi a daigné autoriser mon Colonel à recevoir cette dotation de la reconnaissance , et c'est avec cela que nous avons acheté cette belle propriété.

BONNEVAL.

Il l'a connaissait donc ?

EDMOND.

Mon Colonel connaît ces campagnes comme s'il y était né.

BONNEVAL.

Quel est son nom ?

EDMOND.

Il va vous l'apprendre lui-même... voici un singulier cortège, on dirait, une escouade escortant des prisonniers de guerre, et ce sont des jeunes filles.

BONNEVAL.

Je sais ce que c'est.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LOUISE, LES JEUNES FILLES, avec des bouquets, GARDES, RENARD, marchant en tête.

CHŒUR.

AIR : *Vive Frédéric !*

Célébrons une fête si chère,
Et puisqu' nous voilà réunis,
Que ces fleurs à not' bon maire
Prouvent combien j'aimons Louis.

RENARD.

Oui, oui, chantez, chantez la fête, et moi, en présence de Monsieur le Maire, je vais dresser mon procès-verbal, afin que M. le Colonel mon maître apprenne à son arrivée...

BONNEVAL.

Ah! Louise, avez-vous pu faire une étourderie semblable.

LOUISE.

Mon cher parrain.

(*Elles offrent toutes leurs bouquets.*)

GENIÈVE, *offrant son bouquet.*

AIR de la *Dame des Belles Cousines.*

Recevez nos cœurs, nos hommages,
Et que ces fleurs en soient les gages ;

Vous ne pouvez nous refuser ,
 Vous ne pouvez nous accuser ;
 Un père doit-il s'irriter
 Quand ses enfans vont le fêter.

BONNEVAL.

Je sais que vos intentions étaient bonnes , mais...

CATHERINE , *offrant son bouquet.*

Pardon , pardon , Monsieur le maire ,
 Ne vous mettez pas en colère ,
 Nos cœurs , nos bouquets sont à vous ;
 C'était pour vous les offrir tous ;
 Vous nous voyez à vos genoux :
 Que Saint-Louis parle pour nous.

BONNEVAL.

Sans doute ; je le sais , mais enfin...

LOUISE.

Mon parrain soyez moins sévère ;
 Quoi ! dans cette fête si chère ,
 Voudriez-vous donc nous punir
 Quand votre main doit nous bénir
 Est-ce un crime d'aller cueillir
 Des fleurs que l'on veut vous offrir ?

BONNEVAL.

Mes amis , mes enfans ; combien je sais attendre... oui ,
 c'est une faute , malgré le motif qui vous l'a fait commettre.
 mais je verrai ce nouveau propriétaire et j'implorerai votre
 pardon... Renard , je me charge d'arranger cela.

RENARD.

D'accord , mais , pour ma responsabilité il faut un cou-
 pable et je vous demande la force armée afin de poursuivre
 et faire arrêter l'instigateur du complot.

BONNEVAL.

Quel est cet étranger , Louise ?

LOUISE.

C'est votre neveu , mon oncle.

BONNEVAL.

Mon neveu !

EDMOND.

C'est mon colonel, Monsieur le maire.

BONNEVAL.

O ciel !

LOUISE.

Qu'entends-je !

EDMOND.

C'est, enfin, le propriétaire du château. (*Surprise générale.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LOUIS, en uniforme, suivi de ses officiers; il sort par la petite porte.

LOUIS.

Mon oncle !

BONNEVAL.

Mon cher neveu, (*ils s'embrassent*) un présentiment me disait là... que c'était toi !... et je te revois revêtu des insignes de la gloire.

LOUIS.

Cela doit-il vous surprendre.

AIR : de *Blanchard* ou de *la Sentinelle*.

Le descendant du bon Roi Béarnais,
Veut être juste et gouverner en sage,
Aussi sait-il chez le peuple Français;
Qu'en l'honorant on double le courage,
Oui, près du Roi, l'on peut être accueilli
Par l'honneur et par la vaillance,
Et sous ses drapeaux aujourd'hui
Le malheur trouve son appui,
Et le brave sa récompense.

Vous m'avez tant de fois parlé de la beauté de ce domaine, vous aviez tant de plaisir à vous promener sous les allées silencieuses de ce parc, que le premier usage que j'ai cru devoir faire de ma fortune, c'est de vous y assurer un azile pour le reste de vos jours, ma Louise et Moi, nous nous chargeons du soin de vous embellir ce séjour.

BONNEVAL.

Le bon maire que je vais laisser là à mes administrés.

LOUIS.

Renard, tu resteras toujours à mon service, et tu organiseras les divertissemens de la journée. Je mets le vin du château à ta disposition, je veux que tout le monde danse dans le parc.

Air : Courons de la brune à la blonde.

De plus, je dote en mariage
Toutes les fillettes, pourvu
Qu'elles trouvent dans ce village
Au moins un amant reconnu.
Déjà chacune est joyeuse,
Un seul amant ce n'est rien,
Mais chaque fille amoureuse
Doit prouver qu'elle a le sien.

GENEVÈVE.

Moi j'ai le mien

CATHERINE.

J'ai le mien

THÉRÈSE.

J'ai le mien

UNE AUTRE.

J'ai le mien

LOUISE.

J'ai le mien

UNE TOUTE PETITE.

Vous êtes bien heureuse!

RONDE FINALE.

Air : vaudeville des Blouses.

CHŒUR.

Rions, chantons, et dansons une ronde,

Pour douze mois donnons-nous du bon temps,
Car, par malheur, hélas! pour tout le monde
La Saint-Louis ne vient que tous les ans.

LOUIS.

Des bons Français le refrain ordinaire
Mars et Bacchus s'en servent tour-à-tour ;
Vive le roi! c'est notre cri de guerre ;
Vive le roi! c'est notre chant d'amour.

CHOEUR.

Rions, dansons, etc.

MADÉLAINE.

Comme le roi, faisant du bien dans l'ombre ,
Notre bon mair' borne là ses haut-faits
Des malheureux on connaîtrait le nombre
Si l'on pouvait calculer ses bienfaits.

CHOEUR.

Rions, dansons, etc.

RENARD.

Morgué! que d'chants, que joie et que d'fusées;
En ce beau jour, si j'étais à Paris
J'din'rais pour rien dans les Champs-élysées,
Et j'm'amus'rais au spectacle gratis.

CHOEUR

Dansons, rions, etc.

HÉLÈNE , à Louis et Louise.

Jeunes époux , mettez-vous en ménage,
De la Saint-Louis les fruits sont toujours bons;
Nous qui chantons votre heureux mariage
Dans cinquante ans nous recommencerons.

CHOEUR.

Rions, dansons, etc.

BONNEVAL.

Français, amis, montrons-nous toujours frères,
C'est plaire au roi que l'on fête aujourd'hui ;
Vivons sans haine et sans partis contraires,
C'est le bouquet le plus digne de lui.

CHOEUR.

Rions, dansons, etc.

EDMOND.

Libérateur de l'antique Ibérie
 Prince chéri, ramène nos guerriers ;
 Pour te fêter le sol de la patrie
 Comme autrefois s'est couvert de lauriers.

CHŒUR

Rions, dansons, etc.

GENEVIÈVE.

De notr' bon mair' la joi' sera complete,
 Grace à l'amour de ce couple parfait,
 Si tous les ans un marmot à sa fête,
 Lui vient gaiement apporter son bouquet.

CHŒUR

Rions, chantons, etc.

CATHERINE.

Chaque fillette en son printems préfère
 Le lys, la rose, ou la fleur d'orangers
 Comme Louis' je le dis sans mystère
 De tout's les fleurs, j'aim'mieux les grenadiers.

CHŒUR

Rions, chantons, etc.

LOUISE, *au public.*

Lorsqu'au bon roi qu'on aime et qu'on révère
 Modestement nous offrons des couplets,
 Ne montrez pas une humeur trop sévère
 Vous le savez, le cœur seul les a faits.

CHŒUR

Rions, dansons, etc.

FIN.